

Rêves et mythes de l'eau dans *Tchipayuk ou le chemin du loup* *

par

Ingrid Joubert

Collège universitaire de Saint-Boniface
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

Tchipayuk est à la fois l'histoire d'une collectivité définie et un roman d'initiation. Les insurrections métisses dans l'Ouest canadien servent de point de départ et de clôture à l'itinéraire concret et spirituel du héros. La dichotomie douloureuse que vit Askik Mercredi va l'amener à explorer en profondeur sa double appartenance culturelle et à effectuer d'abord le *passage* d'un monde à l'autre pour ensuite *unifier*, amalgamer en sa personne la richesse des contraires. Or, ces composantes essentielles du roman, c'est-à-dire dichotomie et union, s'inscrivent dans un imaginaire marqué par l'eau. «Le psychisme hydrant» (Bachelard) voue le personnage à la métamorphose et au vertige. Si l'on se rapporte aux divers types d'imagination aquatique présentés par Bachelard, on se rend compte que ceux qui inspirent le roman *Tchipayuk* se situent entre «le complexe de Caron» et «l'Eau violente». C'est l'atmosphère de décomposition qui est le trait d'union entre les trois mondes évoqués, celui des Métis de la Plaine, celui des Amérindiens de la Forêt et celui des voyageurs. Ces trois modes de vie, en voie de disparition, sont précisément sous le signe de l'eau qui suscite, comme jadis la déesse Isis, de multiples métamorphoses, signe de l'instabilité des êtres et de leurs croyances. La métamorphose est donc l'archétype commun auquel il convient de rattacher les différents mythes et rêves de l'eau mis en oeuvre dans *Tchipayuk*. Si ceux-ci nous invitent à un voyage imaginaire par le goût de l'infini qu'ils propagent, ils signifient aussi l'écoulement des êtres, la dissolution des croyances et l'anéantissement de civilisations entières. L'eau, comme élément transitoire par excellence, fait donc de l'homme un «être en vertige».

* Version remaniée d'une communication présentée au congrès annuel du Conseil international d'études francophones (CIEF) qui a eu lieu à Casablanca (Maroc) du 10 au 18 juillet 1993.

ABSTRACT

Tchipayuk is both the story of a specific community and a novel of initiation. The Metis insurrections in Western Canada serve as the start and end point of the hero's actual and spiritual journey. The painful dichotomy experienced by Askik Mercredi leads him to explore in depth the two cultures he belongs to and make the *passage* from one world to the other to ultimately *unify* or amalgamate within himself the riches of these opposites. The basic components of the novel, dichotomy and union, are manifested through an imaginary world marked by water. The "hydrant psyche" (Bachelard) destines the character to metamorphosis and bewilderment. If we refer to the different types of aquatic imagination presented by Bachelard, we see that those underlying *Tchipayuk* lie between the "Caron complex" and "turbulent water". The atmosphere of decomposition constitutes the link between the three worlds that are evoked: Plains Metis, Forest Amerindian and Voyageur. These three disappearing ways of life are denoted by the sign of water which, like the goddess Isis of old, provokes multiple metamorphoses, a sign of the instability of human beings and their beliefs. Metamorphosis is accordingly the common archetype to which the various water myths and dreams in *Tchipayuk* are linked. If these myths and dreams invite us on an imaginary voyage through the attraction of the infinite, they also signify the passage of beings, the dissolution of beliefs and the destruction of whole civilizations. As the perfect transitory element, water makes of man a "bewildered being".

L'auteur franco-manitobain d'origine métisse, Ronald Lavallée, a réussi à faire publier son roman *Tchipayuk ou le chemin du loup* par Albin Michel, en 1987. Cette *saga* des Métis francophones de l'Ouest canadien a connu un tel succès qu'elle est sortie en livre de poche, tirée à 100 000 exemplaires. Pareille consécration littéraire confirme le nouvel intérêt que le public accorde au roman historique et à l'épopée métisse en particulier. Au moment où Louis Riel vient d'être officiellement réhabilité par Ottawa, cette étude acquiert donc une urgence particulière dans le contexte politique canadien actuel.

Tchipayuk ou le chemin du loup est à la fois l'histoire d'une collectivité définie et un roman d'initiation. Les deux insurrections métisses (1869-1870 et 1885) servent de point de

départ et de clôture à l'itinéraire concret et spirituel du héros. Après avoir passé son enfance dans la colonie de la Rivière-Rouge, le jeune Métis tentera de se tailler une place au sein même de la société des Blancs, en l'occurrence au Québec, pour fuir sa condition de colonisé et pour accéder à une autonomie individuelle. Face à l'échec de sa tentative d'assimilation à la société québécoise, il ne lui restera que la révolte, la rupture totale par rapport à ce monde de fausses illusions. Cet état de rupture totale et d'évanouissement de tous les points de repère est vécu par Askik au début de la quatrième partie du roman. Après une brève période d'exil intérieur et d'errance métaphysique, il sera poussé par les événements de 1885 vers une réunion avec les siens. Envoyé d'abord, contre son gré, comme guide pour des journalistes francophones et devant couvrir la confrontation militaire entre les rebelles métis et les forces armées canadiennes, il se convertira à une solidarité active avec ses frères dispersés. Ce n'est que dans cet exil volontaire que se rejoignent les deux histoires du roman: celle du peuple métis et celle d'Askik.

La première partie, intitulée «La plaine», évoque l'enfance d'Askik. Elle présente les bases de la dichotomie du personnage, division binaire symbolisée par la rivière Rouge séparant le monde métis du monde des Blancs.

[...] Comme un voyageur qui va et vient entre deux États hostiles et qui passe sous silence les affaires qu'il mène des deux côtés de la frontière, Askik franchissait tous les matins la limite entre le primitif et le nouveau. Il ne parlait ni de *tchipayuk* à Saint-Boniface, ni de poésie à sa mère. Il eût été ridicule dans les deux cas, car lui seul voyait s'affronter la plaine et la ville (Lavallée, 1987, p. 26).

L'auteur l'obligera à reconnaître les deux aspects de son existence divisée: dans la deuxième partie, «La forêt», Askik sera initié, dans le sens littéral du terme, au mode de vie amérindien, alors que dans le troisième volet, «Vieilleterre», il tentera de s'appropriier totalement la vision du monde blanc. Devant l'échec total de cet effort et selon la démarche dialectique, chère à l'auteur, la synthèse de ces moments antithétiques se fera dans la dernière partie, également intitulée «La plaine», où Askik découvre sa véritable identité de Métis. Ni Amérindien ni Blanc, il puise aux sources des deux races pour se former une identité autonome et originale.

Or, la dichotomie douloureuse que vit le personnage est inscrite jusque dans son nom de famille. «Le mercredi,

expliqua-t-il [est] le milieu de la semaine, à moitié chemin entre le dimanche et le samedi, et le Métis [est] lui-même à moitié chemin entre deux civilisations...» (p. 305)¹. On nous explique également que le prénom «Askik» signifie «marmite» (p. 304) ou, si l'on veut, le lieu de rencontre et de mélange entre plusieurs civilisations. Il est intéressant de noter que les deux caractéristiques accordées au personnage, c'est-à-dire la dichotomie et le mélange, sont représentées par des images d'eau. Dans le premier cas, c'est la rivière Rouge qui marque le partage entre deux mondes, alors que, dans le second, l'eau devient l'élément unificateur de substances hétérogènes. Le destin romanesque d'Askik va être, en effet, d'explorer en profondeur sa double appartenance culturelle et d'effectuer d'abord le «passage» d'un monde à l'autre pour ensuite unifier, amalgamer en sa personne la richesse des contraires. Il n'est donc pas surprenant de constater que la présence de l'eau joue un rôle fondamental dans l'univers de ce roman.

Si c'est «la loi des quatre éléments qui classe les diverses imaginations matérielles», selon l'analyse faite par Gaston Bachelard dans *L'eau et les rêves* (Bachelard, 1942, p. 4), on comprendra aisément pourquoi «le psychisme hydrant» (Bachelard, 1942, p. 8) prédomine dans *Tchipayuk*. Toujours selon Bachelard,

[...] l'eau est [...] un type de destin [...] un destin essentiel qui métamorphose sans cesse la substance de l'être [...] L'eau est vraiment l'élément transitoire. Il est la métamorphose ontologique essentielle entre le feu et la terre. L'être voué à l'eau est un être en vertige [...] (Bachelard, 1942, p. 9)

Or, ce sont la métamorphose et le vertige qui caractérisent la base existentielle même du personnage d'Askik. Cette base est marquée au sceau de la mouvance, au gré d'un nomadisme originel. La loi d'existence de cet univers romanesque est le voyage qu'on effectue sous toutes ses formes, mais dont le mode privilégié est le trajet en canot.

[...] D'autres fois, on le [Askik] voyait sur le fleuve. Il cachait un canot derrière les tas de gravier du père. Il pouvait s'embarquer à toute heure, sans prévenir, et ne revenir que le lendemain [...] (Lavallée, 1987, p. 416)
Askik ignorait lui-même ce que signifiait ce formidable égrenage de lieux et d'êtres. Il voyageait sans raison, pour le seul plaisir de repartir tous les jours [...] (Lavallée, 1987, p. 418)

Si l'on se rapporte aux divers types d'imagination aquatique présentés dans *L'eau et les rêves*, on se rend vite compte que ceux qui inspirent le roman *Tchipayuk* se situent entre «le complexe de Caron» et «l'Eau violente». Ni Narcisse, ni Ophélie, ni l'eau lourde de Poe, ni l'eau pure n'ont de place dans cet univers mouvant d'où tout repos dans la passivité contemplative ou mélancolique est banni.

À un premier niveau, c'est le *leitmotiv* du partage des eaux qui frappe le lecteur. Les rivières ont pour fonction première de séparer deux mondes antagonistes ou hétérogènes. La rivière agit donc soit comme barrière soit comme frontière protectrice. Dans les deux cas, elle symbolise l'affrontement ou la juxtaposition de deux civilisations différentes. Déjà, la rivière Rouge incarnait la dichotomie des Métis, déchirés entre deux visions opposées du monde. Mais, en tant que semi-nomades, ces derniers rencontrent des partages des eaux encore plus significatifs. Lors de la chasse aux bisons, qui amène les Métis de la Plaine loin vers l'Ouest, ils côtoient leur frontière naturelle: «aucun de ces hommes n'avait encore chassé à l'ouest de la ligne de partage des eaux» (p. 78). Quand Askik est amené en canot par des voyageurs à Montréal, ils arrivent au «Grand-Portage de la Savane, où se départagent les eaux de la baie d'Hudson et des Grands Lacs» (p. 226). Après avoir franchi cet obstacle majeur, Askik va être admis dans le monde des Blancs, c'est-à-dire dans la société québécoise, pour y parfaire son apprentissage occidental.

Cependant, ces eaux, conçues comme frontières naturelles, peuvent également revêtir la deuxième acception du terme «partage», dans le sens de lien, d'échange et de communication. C'est ainsi que le lac Winnipeg est appelé «plaque tournante qui mène aux hameaux du Saint-Laurent, comme aux mers de glace» (p. 220). Et le lac de la Hauteur des Terres, qui envoie ses eaux à l'Est comme à l'Ouest, est vu comme «le trait d'union entre deux immenses réseaux hydrographiques» (p. 233). Cette fonction communicative, confiée à l'eau, est symboliquement présente dans le personnage mythique du passeur qui traverse quotidiennement la rivière pour assurer le lien entre les deux mondes opposés. Dans *L'eau et les rêves*, Bachelard accorde une place importante à Caron, passeur du fleuve des enfers, puisque «[t]out un côté de notre âme nocturne s'explique par le mythe de la mort conçue comme un départ sur l'eau» (Bachelard, 1942, p. 103). En effet, la

traversée de la rivière Rouge est vécue par l'enfant Askik comme une mort répétée. Quand il accoste à Saint-Boniface, son héritage amérindien doit faire place à la culture occidentale, et cette dernière doit céder la place aux croyances amérindiennes à son retour parmi les siens. Cette expérience troublante, qui hante le début du roman, sert aussi de clôture à l'oeuvre, puisqu'en suivant les Métis dispersés après la défaite de Batoche, Askik franchit une dernière rivière, cette fois-ci sans retour: il a décidé de rester auprès des siens exilés. «Ça se couv', dit le passeur en descendant vers le bac. *Wikimwan*. Y va mouiller. Y passe plus grand monde depuis les troub'» (p. 499). Askik meurt à son existence occidentale (représentée par son second prénom «Alexis»), pour renaître «Métis», «marmite» ou *melting-pot* de plusieurs cultures.

Dans le roman de Lavallée, la notion du passeur revêt aussi une signification plus générale, à l'instar de celle qui est indiquée par Bachelard:

La fonction d'un simple passeur, dès qu'il trouve sa place dans une oeuvre littéraire, est presque fatalement touchée par le symbolisme de Caron. Il a beau ne traverser qu'une simple rivière, il porte le symbole d'un au-delà. Le passeur est gardien d'un mystère (Bachelard, 1942, p. 107).

C'est ainsi que l'enfant métis perçoit le passeur de la rivière Rouge, qui lui «paraissait grand comme un arbre» (p. 11), à cause de sa maîtrise des éléments dangereux et de sa fonction de guide infallible.

Pourtant, ce mythe du pouvoir mystérieux du passeur s'effrite rapidement. Au retour de la chasse aux bisons, on dit de ce batelier en titre de la colonie de la Rivière-Rouge que «[s]on bac était pourri, [que] sa barque prenait l'eau, [qu']il était en boisson sept jours sur sept» (p. 39). Plus tard dans le roman, à l'approche de l'hiver, il est vaincu par l'ivresse et n'est même plus en mesure d'assumer sa tâche: «[...] Arrivés au bord de la Rouge, ils cherchèrent un bon moment le passeur: ils le trouvèrent ivre-mort et ronflant sous une barque renversée [...]» (p. 131). Le dernier passeur du roman est pratiquement au chômage, faute de clients, à cause du génocide des Métis. L'exploration de ce motif traditionnel du passeur est donc fort révélateur. D'une part, il accompagne le cheminement difficile du personnage principal; d'autre part, il sert de baromètre pour mesurer le degré de la déchéance progressive des Métis: le

guide infallible sera vite déchu de son rôle de gardien d'un mystère, puisque son ivresse permanente le rend même incapable d'exercer ses fonctions. Il deviendra donc l'emblème même de la déchéance du peuple métis, écartelé entre des sollicitations contraires.

Mais la rivière Rouge n'est pas seulement une ligne de partage: elle représente également le monde de la Plaine baignée d'eau et tout un mode de vie. À la fin de son périple, quand il passe par Winnipeg pour se rendre à Batoche, Askik finit par reconnaître ses racines profondes: «La rivière Rouge! répondit Askik. C'est mon monde!» (p. 498). La vision de ce monde est tout naturellement imprégnée d'eau. Au moment où l'enfant métis accoste pour la première fois à la rive de Saint-Boniface, il aperçoit «la cathédrale qui émergeait de la nuit comme un navire qu'on renfloue, ses vitres rutilant, sa toiture lançant des reflets sobres et bleus» (p. 12). Ne connaissant ni la vitre ni les lampes à huile, Askik a la vision suivante: «Un visage cireux et fluide le fixait de derrière une boule de feu» (p. 13); et en partant, il constate que «les remarquables fenêtres demeurèrent sombres et glacées comme la Seine» (p. 13).

Cette liquidité de la vision enfantine trouve son équivalent dans la perception de la Plaine, qui prend souvent les caractéristiques de l'eau et, en particulier, pendant la chasse aux bisons. Pennisk, alliée majeure d'Askik dans la deuxième partie du roman, la voit ainsi:

[...] Pennisk prit vite goût à l'existence grisante des plaines. L'espace l'enivrait. Le grondement des troupeaux de bisons une fois entendu se mêla durablement dans sa tête aux éclats de tonnerre, au rugissement des chutes d'eau [...] (Lavallée, 1987, p. 188)

Cependant, l'indistinction entre terre et eau s'accomplit en grande partie par le brouillard qui fusionne deux infinis, celui de l'horizon vaste de la Plaine et celui de la surface de l'eau. Il s'agit donc, selon Bachelard, d'une «rêverie hydrique qui pressent l'eau *cachée* dans le ciel» (Bachelard, 1942, p. 209). Car, dit-il,

[...] Disparaître dans l'eau profonde ou disparaître dans un horizon lointain, s'associer à la profondeur ou à l'infinité, tel est le destin humain qui prend son image dans le destin des eaux (Bachelard, 1942, p. 18).

C'est la quasi-divinité de la rivière Rouge qui semble susciter la vision aquatique de la Plaine, en générant de la brume. «La Rouge était recouverte de brume, le soleil levant avait l'air aqueux d'un œuf à moitié cuit» (p. 210). La fusion des éléments semble plonger les chasseurs dans un chaos sans repères: «Rien de plus trompeur que le brouillard en plaine. La terre et le ciel se mêlent» (p. 49). Il est souvent question d'un «écran» (p. 47) ou d'un «rideau» (p. 98) de brume, qui efface le monde des objets reconnaissables. C'est le phénomène de la dissolution des solides dans l'eau qui provoque cette liquidité de la vision. Si, en plus, la brume est générée par de grandes étendues d'eau, elle soumet alors le monde à des métamorphoses insoupçonnées:

[...] La brume s'élevait en formes fantasques et lumineuses: des femmes aux couvertures déchirées se promenaient sur l'eau froide, des vieillards aux bras crochus descendaient soudain dans ses profondeurs. Par moments, les voyageurs se trouvaient dans un nuage opaque, d'autres fois, ils traversaient une clairière d'eau noire entourée d'arbres phosphorescents (Lavallée, 1987, p. 245).

Réalité et imaginaire semblent s'interpénétrer grâce à l'action dynamique de la brume.

Par ailleurs, cette «rêverie hydrique qui pressent l'eau cachée dans le ciel», pour reprendre l'expression de Bachelard, acquiert, dans le contexte canadien, une dimension particulière, puisque pendant sept mois de l'année, cette eau diffuse se transforme en cristaux pour soit recouvrir le paysage d'une «épaisse couche de neige» (p. 16), soit transformer lacs et rivières en immenses «étendues gelées» (p. 27) ou «couvercles de glace» (p. 183). Ce mouvement contraire qui métamorphose le liquide en élément solide, où la pluie se transforme en «falaises de neige» (p. 33), a pourtant l'apparence d'une prison éphémère qui ne réussit pas à atteindre en profondeur la mobilité aquatique. Ce décalage entre surface statique et mouvement souterrain est perçu par Askik au moment de sa première traversée de la rivière Rouge gelée, où il rencontre «[...] un rond de glace bleu ardoise. De grosses bulles blanches se déplaçaient sous cette inquiétante lucarne. Askik la traversa en levant haut les pieds, comme une oie dans la neige» (p. 29-30).

Comme le brouillard, la neige, en particulier le blizzard, est éprouvée par les Métis comme un retour au chaos originel, comme l'expérience d'un défi cosmique. Le blizzard met à

l'épreuve les capacités de résistance des chasseurs métis puisque c'est avec la force d'un cataclysme qu'il s'abat sur eux: «La tempête roulait sur les Métis comme une meule sur du grain» (p. 99). La mobilité de cet élément redoutable a le même effet de désorientation sur l'homme que le brouillard qui abolissait, lui aussi, toute distinction entre ciel et terre: «Dehors, il ne restait plus ni plaine ni bois, mais une blancheur mouvante et sèche qui perçait les vêtements et brûlait la peau» (p. 101). Contre la violence déchaînée des éléments, le chasseur n'a comme recours que le *tipi* qui s'interpose comme un être vivant entre le blizzard et l'homme: «Les flancs du tipi battaient comme un être vivant, la tourmente secouait méchamment les peupliers. Comment survivre dans un pareil déchaînement» (p. 101). Ce petit espace mobile permet de s'abriter au sein même de l'élément hostile, comme dans l'œil du cyclone, pour affronter l'ennemi avec ses propres armes. Les survivants du blizzard, en l'occurrence le groupe des chasseurs métis au complet, renaissent à la vie en puisant des énergies renouvelées aux sources de l'épreuve vaincue. Malgré l'apparente solidification de l'eau par le froid, cette eau ne perd donc nullement sa mobilité dynamique ni dans la tempête, qui métamorphose le paysage en falaises poreuses aux formes insoupçonnées, ni dans le mouvement secret des rivières sous le couvercle des glaces. Cette mobilité suscite celle de l'être humain qui doit y faire face ou s'y adapter.

Dans la deuxième partie du roman, intitulée «La forêt», les bateliers métis qui doivent conduire Askik et son père à un campement amérindien pour l'achat de fourrures ont peur de «défier les esprits du lac» (p. 147) en continuant leur route malgré le vent. Mercredi propose alors de consulter les esprits, en tenant «une jonglerie» (p. 147), assurée par un batelier sauteau, «vaguement chamane, qui accepta de mener la cérémonie» (p. 147). Les transes de la prière lui font interroger les esprits:

[...] Mikikinuk, Tortue, qui avait porté la Première Terre, acceptait-il de convoquer ses frères manidos, et principalement les frères de l'Eau, pour s'enquérir de leur bon vouloir? Daignaient-ils laisser passer les voyageurs? Acceptaient-ils de les prendre en pitié et de prolonger leurs jours? (Lavallée, 1987, p. 148)

Les esprits ne se font pas prier longtemps et agitent la tente du chamane comme une feuille, au point où les Métis poussent des cris de peur. «Vierge Marie! cria Mercredi, qui

regrettait d'avoir basculé dans l'autre camp religieux» (p. 148). Cependant, les *manidos* font savoir que le voyage peut se poursuivre et ils tiennent parole puisque, sept jours plus tard, les barques peuvent pénétrer dans l'estuaire de la Manigotagan.

La réaction de Jérôme Mercredi face aux croyances et rites amérindiens est symptomatique de la dichotomie vécue par les Métis: la foi catholique n'est qu'un vernis qui recouvre mal des croyances ancestrales encore très vivantes. On essaie donc de naviguer d'un camp à l'autre, au gré d'un opportunisme qui n'est pas très sûr de lui-même. Quant à l'héritage amérindien, le Métis a besoin d'un intermédiaire, d'un «Naturel», pour tirer bénéfice des pouvoirs magiques de ses ancêtres, puisque son propre rapport avec ces pouvoirs a été affaibli par l'influence d'une religion différente.

La cosmologie amérindienne accorde une importance capitale à l'élément aquatique dans ses mythes. Askik aura le privilège d'être initié à ce monde complexe par Pennisk, une «sorcière» amérindienne, qui a le don de se mettre en rapport direct avec les Esprits. C'est elle qui va lui faire comprendre la cosmogonie de ses Ancêtres et c'est par son intermédiaire que le lecteur va être mis en présence de «mythes vivants», selon le terme utilisé par Mircia Eliade (1963). Pennisk reproche aux Métis et aux Blancs d'avoir perdu tout souvenir des Origines, qu'elle présente ainsi:

Il y eut un grand déluge. La Terre disparut. La Femme du Ciel et ses enfants, nos ancêtres, n'avaient plus où poser le pied. Alors les animaux se consultèrent et décidèrent de plonger jusqu'au fond des eaux pour ramener un peu de cette Terre submergée (Lavallée, 1987, p. 164).

Après les efforts infructueux de Castor, de Loutre, de Huard et de Martin-Pêcheur, c'est Rat Musqué, le plus méprisé de tous, qui réussit à ramener la boue précieuse avec laquelle la Femme du Ciel a refait la Terre. La leçon que Pennisk en tire pour Askik est de ne mépriser aucune forme de vie, même la plus infime.

Cette version du Déluge diffère de façon significative des autres mythes de cataclysmes cosmiques. Mircia Eliade fait ressortir que «le mythe du Déluge représente une régression au Chaos, provoquée par une faute rituelle ayant entraîné la colère de l'Être suprême» (Eliade, 1963, p. 74). «Pour que quelque chose de véritablement nouveau puisse commencer, dit-il, il faut que les restes et les ruines du vieux cycle soient complètement

anéantis» (Eliade, 1963, p. 71). Or, dans le mythe amérindien, l'eau diluvienne ne se présente pas comme une punition de fautes graves mais comme un rite d'initiation qui doit mettre à l'épreuve la solidarité des êtres: ce sont les animaux, et même les plus démunis en apparence, qui risquent leur vie pour venir en aide à l'être humain. Si le déluge est, en effet, un retour au chaos originel, la re-crédation du Monde et la régénération de l'humanité se font grâce à l'esprit de solidarité des êtres vivants.

C'est ainsi que l'eau n'est pas vue comme un élément à maîtriser mais comme une confrérie d'êtres, appelée les «Frères de l'Eau» ou les «Gens de l'Eau», qui ont leur existence propre et auxquels on peut faire appel:

[...] Les Gens de l'Eau, disait-elle [Pennisk], ont des canots de pierre qui sombrent en un clin d'oeil lorsque les rameurs ont atteint leurs demeures sous-marines. Numéo répandit un peu de tabac sur l'eau pour demander l'aide des *mémégwésiwok*. Mais comme il n'avait jamais rêvé aux Esprits de l'Eau, il avait peu de chances d'être entendu (Lavallée, 1987, p. 226).

Cette leçon de solidarité et d'unité de toutes les formes existantes fera son chemin dans l'esprit d'Askik pour s'épanouir dans le dévouement qu'il manifestera à l'égard de ses frères métis après la défaite de Batoche.

Loin donc d'être l'œuvre d'une «fonction fabulatrice» tournant le dos à la réalité, les mythes et rites amérindiens, tels que présentés dans ce roman, offrent comme valeur principale, pour emprunter les paroles de Lévis-Strauss,

[...] de préserver jusqu'à notre époque, sous une forme résiduelle, des modes d'observation et de réflexion qui furent (et demeurent sans doute) exactement adaptés à des découvertes d'un certain type: celles qu'autorisait la nature, à partir de l'organisation et de l'exploitation spéculatives du monde sensible en termes de sensible (cité dans Brunel, 1974, p. 95).

Après cette initiation à la cosmogonie amérindienne, Askik va faire l'expérience, pendant les quelques semaines de son trajet à Montréal, de l'existence rude de ses ancêtres blancs ou métis, les voyageurs. Leur rapport à l'eau est celui du combat, tel qu'évoqué par Bachelard dans le chapitre intitulé «L'eau violente»: «[...] *Le monde est ma provocation. Je comprends le monde parce que je le surprends avec mes forces incisives, avec*

mes forces dirigées [...] En tant que source d'énergie, l'être est une colère *a priori* » (Bachelard, 1942, p. 214). Dans cette volonté de puissance, cet espoir d'une adversité surmontée, c'est l'orgueil qui donne l'unité dynamique à l'être, qui donne «la joie mâle de perforer la réalité» (Bachelard, 1942, p. 215): l'homme brutalise le réel. Selon Bachelard, «[l]'eau violente est un des premiers schèmes de la colère universelle [où] la grandeur humaine a besoin de se mesurer à la grandeur d'un monde» (Bachelard, 1942, p. 239).

Ce défi cosmique est lancé aux voyageurs par la violence des rapides.

Même Askik dut ouvrir les yeux devant les sauts et cataractes qui se succédaient comme les marches d'un escalier sur la turbulente rivière Winnipeg. Les Eaux-qui-remuent, la rivière Blanche, la Grande-Rapide, la Barrière, chacune emportait son lot de souvenirs et de noyés [...] (Lavallée, 1987, p. 222)

Et la Kaministiquia, qui plonge cent vingt pieds dans un grand chaudron de roche noire, est évoquée par ses «eaux grondantes» (p. 235), ses «eaux bouillonnantes» (p. 234) que le canot traverse comme une flèche. Cet orgueil mâle du conquérant qui répond à la violence masculine de l'eau se trouve aux antipodes de la leçon de respect et de solidarité cosmique enseignée par Pennisk. C'est l'orgueil des Blancs et, en partie, celui des Métis, qui se croient maîtres de la Création. Par ailleurs, cette forme d'orgueil est déjà chose du passé, puisque le métier de voyageur a été rendu caduc par l'invention du chemin de fer et des bateaux à vapeur. Le guide d'Askik le regrette amèrement:

Ah! il était loin le temps lorsque les forêts et les rivières résonnaient aux mâles chansons des voyageurs. Haler les canots dans des marais fétides, la tête enveloppée de moustiques, la fange jusqu'aux genoux, se faisait mieux en chantant les claires fontaines [...] De Montréal à la Ribaska, trois mille milles, douze mille chansons [...] (Lavallée, 1987, p. 221)

La disparition de ce monde orgueilleux et dynamique est symbolisée par la présence envahissante du marécage qui a englouti dans le sol mouvant le chemin de bois du portage, bois devenu glauque par «une soupe de mousse et de vase» dégageant une «puanteur écœurante de décomposition» (p. 231). L'effort démesuré des voyageurs s'est englué dans le visqueux, comme si les «Gens de l'Eau» s'étaient vengés de leur présomption.

Cette atmosphère de décomposition est d'ailleurs le trait d'union entre les trois mondes évoqués jusqu'à présent, celui des Métis de la Plaine, celui des Amérindiens de la Forêt et celui des voyageurs. Ces trois modes de vie, en voie de disparition, sont précisément sous le signe de l'eau qui suscite, comme jadis la déesse Isis, de multiples métamorphoses, signe de l'instabilité des êtres et de leurs croyances. Sous trois différentes formes, l'auteur ne présente en définitive qu'un grand mythe de la métamorphose, mythe dont la structure, selon l'analyse de Pierre Brunel, est «un ensemble dynamique, c'est-à-dire un système de forces antagonistes» (Brunel, 1975, p. 10). Selon l'avis de ce même critique, la métamorphose «combine altérité et identité [...] Elle est à la fois imaginaire et réelle, parole et être, sens et non-sens. Elle ne se développe que pour finalement s'abolir» (Brunel, 1975, p. 181). La métamorphose est donc l'archétype commun auquel il convient de rattacher les différents mythes et rêves mis en œuvre dans *Tchipayuk ou le chemin du loup*.

En fait, cette métamorphose, qui «se développe pour finalement s'abolir», inscrit son mouvement dans chacun des «complexes aquatiques» évoqués. Le passeur métis, guide infailible assurant la transition entre le mode de vie amérindien et la civilisation occidentale, sera déchu de ses fonctions par les ravages de l'alcoolisme. Les chasseurs de bisons, habitués à s'orienter dans l'élément aveuglant et mobile des blizzards et à trouver les troupeaux convoités grâce à des rêves prophétiques, voient leur empire détruit par la pénurie des bisons chassés et par l'affaiblissement de leur foi ancestrale, contaminée par le christianisme. Ce va-et-vient entre deux cultures va finir par dissoudre leur identité et les acculer à la défaite militaire inévitable. La cosmologie amérindienne elle-même, malgré son substrat mythologique cohérent, est en voie de désintégration, contaminée, elle aussi, par l'influence nocive des Blancs dont la religion, les mœurs et la puissance économique réduisent à néant la compréhension intuitive des rapports entre l'homme et la nature. Il est significatif que Pennisk, une des dernières «voyantes» de son peuple, soit mise à mort par les siens qui lui attribuent la cause de leur ruine. Le mythe du courage mâle des voyageurs glorifiant la lutte orgueilleuse contre les éléments hostiles est, lui aussi, voué à l'échec par le progrès scientifique des Blancs.

Donc, si les rêves et les mythes de l'eau mis en œuvre dans ce roman nous invitent à un voyage imaginaire par le goût de l'infini qu'ils propagent, ils signifient aussi l'écoulement des êtres, la dissolution des croyances et l'anéantissement de civilisations entières. L'eau, comme élément transitoire par excellence, fait donc de l'homme un «être en vertige», pour reprendre l'expression bachelardienne.

Et pourtant, dans ces métamorphoses incessantes, le centre mythique semble être le *tipi*: espace mobile, aux contours fugitifs mais magiques, il symbolise également la force de la race métisse. C'est dans ce dénuement existentiel et dans la mobilité imprévisible d'Askik que réside le secret de ses capacités d'adaptation, de sa disponibilité pour le collectif.

NOTE

1. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée de *Tchipayuk ou le chemin du loup* (Lavallée, 1987).

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston (1942) *L'eau et les rêves, essai sur l'imagination de la nature*, Paris, José Corti, 265 p.
- BRUNEL, Pierre (1974) *Le mythe de la métamorphose*, Paris, Armand Colin, 303 p.
- ELIADE, Mircea (1963) *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 246 p.
- LAVALLÉE, Ronald (1987) *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Paris, Albin Michel, 503 p.

(Acceptation définitive en décembre 1993)